# VOYAGE

# AUX ALPES

PAR

#### J. M. DARGAUD

Regarder et causer, à travers nos montagues, c'est vraiment vivre, Monsieur. Mon guide du Stockhorn.



### PARIS

# LIBRAIRIE L. HACHETTE & C10 14 RUE PIERRE-SARBAZIN

1857

AUX ALPES.

139

nous allâmes nous heurter contre un chalet. Il était abandonné. Notre guide nous apprit que c'était un chalet du printemps pour les vaches. — «Les chalets d'été, ajouta-t-il, sont plus haut. Quand le pacage d'été sera brouté, les pâtres reconduiront leurs troupeaux dans ce pacage inférieur dont l'herbe aura repoussé, et le pacage du printemps redeviendra le pacage de l'automne.»

Nous étions trempés de sueur sous nos habits et d'humidité dessus. Nous sommes entrés dans le chalet. Il avait conservé sa bonne odeur d'étable. Nous avons revêtu nos manteaux et nous nous sommes reposés, une demi-heure, sous cet abri.

Lorsque nous sommes sortis, la première aube glissait doucement sur les montagnes et dans les vallées. Ce n'était pas encore le jour, ce n'était plus la nuit. Le supplice des ténèbres se dissipait, la lumière s'insinuait dans l'espace immense. O charme frais du matin, de la rosée, de l'aurore! Par vous, je revivais avec toute la nature.

Nous recommençames à monter. J'avais soif. Je bus à ma gourde pleine de vin et ma soif J avais tous les pressentiments de l'inconnu. Nous avons monté hardiment. Notre guide marchait devant nous et nous suivions la lumière tremblante de sa lanterne. Nous entendions, tantôt à droite, tantôt à gauche, la chute de l'eau dans les précipices; quelquefois une clochette isolée dans une écurie. C'étaient les clochettes des vaches échelonnées sur les collines pour les besoins de la plaine. Des masses prodigieuses, plus noires que la nuit, se détachaient par leur obscurité même, et figuraient la chaîne des grands monts qui se confondent avec le ciel.

Rien ne brillait que la petite lanterne et mon espérance. Le jour, me disais-je, se fera-t-il jamais dans mon âme et dans mes yeux?

Nous gravîmes ainsi pendant trois heures, et

140

VOYAGE

augmenta. Je passsai la gourde à Selbor et à notre guide. Ils souffraient la même sensation que moi, mais moins douloureuse. Ma langue se desséchait. Je ne pouvais plus parler.

Tout à coup un bêlement s'échappa des arbres. Nous étions à la lisière d'un bois de sapins au-dessus duquel se détache la Stockflüh. C'est une longue roche à pic, un mur admirable, échancré en créneaux. Les blocs de granit qui encombrent le bois étaient tombés de ce faîte merveilleux. Ils embarrassaient notre marche de plus en plus pénible. Ma soif s'accroissait avec la fatigue. Un second bêlement succéda au premier. Notre guide s'écria : « Nous allons nous désaltérer. » Il siffla alors un air montagnard, et nous vimes accourir à travers les sapins, de bloc en bloc, une belle chèvre aux crins blonds. Elle s'arrêta près de nous. Pendant que je caressais ses reins soyeux, elle se laissa traire complaisamment par notre guide. Nous bûmes, chacun deux verres de lait chaud et sucré, d'un goût excellent. Ce repas inattendu et savoureux nous disposa tous à grimper le rude bois, semblable au chaos.

Vers cinq heures nous touchions à la Stock-

flüh. La vue était magnifique. Nous embrassions des centaines de monts et de glaciers dont les pics et les dômes nous ravirent. Le pacage du Stockhorn surgissait comme une île dans l'éther. Le grand chalet, le barrage des vaches, s'annonçaient de loin. Nos oreilles étaient délicieusement surprises de la musique alpestre des sonnettes qui nous envoyait ses tintements argentins, tandis que le soleil éclairait la Stockflüh et la couronnait d'un diadème de rayons.

Nous avancions au bruit. L'herbe que nous foulions, courte, épaisse, délicate, perlée de vapeurs, était étoilée de plus de fleurs que le ciel ne l'était d'astres, un peu auparavant. Nous ressentions un bien-être singulier dans cet air pur. Nous faisions halte à chaque pas. Nous respirions au niveau des glaciers, nous moissonnions des marguerites, des campanules, du serpolet.

Nous aperçûmes enfin la partie du pacage assignée aux vaches. Leur frontière qui se transporte à volonté d'un espace broute à un espace encore intact, consiste en quelques perches de sapin qui forment un barrage. Je franchis ce barrage rustique et je débouchai au milieu des

## AUX ALPES.

143

Ils nous reçurent près de l'étable vide, dans une pièce où brillaient deux cuves de cuivre. Ces cuves servaient à faire le fromage. Il n'y avait pas de cheminée dans cette pièce, et néanmoins il y avait un feu clair dont la fumée s'évaporait par l'étable, par la fenètre, par la porte. Je remarquai trois énormes fromages qui avaient été faits dans la semaine.

Pendant que je les examinais, un cinquième pâtre se présenta. Celui-là ne ressemblait pas aux autres. Il était leur chef et le neveu du maître des pâturages du Stockhorn.

Il portait des vêtements très-simples. Son chapeau de feutre gris seyait bien à sa figure mâle. Sa grossière veste dessinait admirablement sa haute taille. Il était grand comme un des sapins de son pacage. Il avait une poche de cuir en bandoulière. Ses guêtres de peau de chamois, qui recouvraient de gros souliers à clous, se rattachaient à ses jambes et à ses genoux, par des lanières sans boucles.

Le pâtre s'adressa à moi en français. Le timbre de sa voix était sonore et guttural. Il avait le front bombé, les yeux noirs et ardents, la bouche, sérieuse et fine. De la main gauvaches. Elles avaient là toute leur grâce. Bien peu étaient accroupies ou couchées; elles mangeaient ou ruminaient, pour la plupart, vaguant çà et là. Le tintement des clochettes était inexprimable. Il recommençait sans cesse avec les moindres mouvements du vaste troupeau. Je comptai cent vingt-huit vaches et il y en avait beaucoup d'autres dans des plis de prairies où elle agitaient leurs sonnettes, de dimensions diverses. Les grandes cloches aux grandes vaches, aux petites vaches, les petites sonnettes.

Je m'approchai de plus en plus. Les vaches m'invitaient d'un regard amical. La plus belle du troupeau me permit de la flatter comme la petite chèvre qui nous avait nourris providentiellement dans le bois de sapin. La vache était même plus tendre encore, car elle me lécha à plusieurs reprises. Je m'assis sur l'un des quartiers de roches dont le pacage est semé. J'étais pénétré de paix et de joie.

J'abordai le chalet. J'y trouvai deux enfants et quatre pâtres. Ils avaient des sarraux de paysans. Leur physionomie était un peu sauvage. Ils balbutiaient une sorte de patois allemand dont je ne comprenais pas un mot.

## 114 VOYAGE

che, il tenait un bâton ferré; de la droite, il poussa une porte, en nous engageant à entrer dans une troisième pièce, qui était sa chambre. Elle avait pour tout ameublement un lit, un coffre, et une longue table entre deux longs bancs. Nous nous assimes. Le pâtre posa son bâton dans un angle du mur auquel étaient accrochées une carabine et une montre d'argent. - « J'étais en route pour Erlenbach, nous dit-il, mais j'ai rebroussé ici, car l'homme à qui j'ai affaire m'a envoyé son chevrier pour me prévenir qu'il ne serait que demain où il devait être aujourd'hui. » Puis avec un empressement cordial, - « avez - vous faim? reprit - il. Il y a ici bien à votre service du pain, du fromage et du café.» Nous refusâmes le mauvais pain, le bon fromage et le détestable café. Je demandai du lait chaud. Le pâtre saisit une jatte de bois, appela une vache afin de la traire sous son porche, et nous passa la jatte écumeuse. Nous bûmes, Selbor et moi, chacun deux verres de lait. Notre guide vida la jatte, c'est-à-dire, au moins dix verres, et nous nous acheminâmes au Stockhorn dont je ne me croyais guère qu'à une demi-heure.

146

Les perspectives trompent dans les montagnes. Après avoir promis au pâtre de revenir sous son toit, nous avons gravi les dernières rampes du Stockhorn, nous les avons gravies des pieds, des bâtons, des mains. Nous avons cueilli des anémones auxquelles il ne restait plus que leur graine et leur duvet, entrelacés d'une barbe végétale. Au lieu d'une demi-heure, il nous a fallu plus de deux mortelles heures.

Nous étions haletants, épuisés, tout en nage, lorsque nous atteignimes l'échancrure du mont, à la base de sa grande corne. Il était huit heures cinq minutes. Le vent soufflait très-vif. Nous nous sommes enveloppés de nos manteaux et nous avons regardé. Selbor était pâle. Il m'a tendu son bras dont le pouls avait l'accélération de la fièvre.

Le firmament était bleu; il n'y avait pas un nuage. Nous étions à sept mille soixante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est de ce ciel que nous avons découvert les lacs de Thun, de Brienz, de Morat, de Bienne et de Neuchâtel, les glaciers de l'Oberland, les Alpes du Valais, le Mont-Blanc et mille autres monts que je ne saurais nommer. Je distinguais près

## AUX ALPES.

167

Le pâtre a répondu à toutes mes questions. Il a appris le français dans le pays de Vaud, où, l'hiver, il se rend pour la vente de ses fromages. C'est un grand commerce. Il ne manquera pas de s'y enrichir. Beaucoup de ces vaches sont à lui et à son oncle; beaucoup plus sont aux habitants de la plaine desquels ils les loue, comme il afferme les pâturages des propriétaires ou des communes. C'est à ce double prix, qu'il réunit et qu'il entretient ces grands troupeaux. Voilà comment il confectionne tant et de si exquis fromages.

Tous ces détails m'intéressaient dans la bouche du pâtre. Cependant il était onze heures. Je me remis en route. Le pâtre m'accompagna un moment. Nous tournâmes une éminence au-dessous de laquelle luisait un petit lac. — « Voici, me dit le pâtre, l'abreuvoir de mes vaches — et de mes chèvres, ajouta-t-il, en me désignant un troupeau que j'ignorais. C'est à ce troupeau de chèvres qu'appartenait la charmante chèvre égarée qui nous avait rafraîchis du lait de ses mamelles, à l'aube, dans le bois de la Stock-flüh.

Je communiquai cette circonstance au pâtre qui

du petit village de Hilterfingen, Seebühl où était ma femme, et avec elle le repos de mon cœur dans cette immensité.

Ce que j'ai senti est indescriptible.

Mes yeux montaient aux glaciers, redescendaient aux lacs, remontaient avec les sapins, forêts lyriques, entre toutes, qui s'élancent et qui murmurent comme des poëmes. La poitrine me battait. J'éprouvais une intuition de la nature, une allégresse des cimes, une ivresse de l'infini. J'avais le vertige d'en bas. J'avais encore plus le vertige d'en haut. Je respirais Dieu partout, en moi et hors de moi.

Nous n'avons demeuré que vingt minutes. Notre sueur se glaçait, malgré nos manteaux. Nous avons descendu en sautant de roc en roc, et puis, par des glissements successifs, nous avons regagné le grand pacage qui verdit autour des chalets. Nous y étions à neuf heures et demie.

Je me suis délassé sur un tronc d'arbre, fixé extérieurement à la maison, en guise de banc. C'est de ce siége que j'ai contemplé de nouveau dans le pacage, les vaches qui se nourrissent d'herbe et de rêverie. Ce tableau agreste m'a calmé.

## 148 · VOYAGE

me remercia. Je lui demandai ensuite quel était le nom du lac aérien. — Le Stockern, me dit-il. — Quelle est son étendue, sa profondeur? — J'en fais le tour en une heure, répondit le pâtre; puis secouant la tête, — aucun homme vivant n'en connaît le fond. Moi et mes camarades, le dimanche, nous avons essayé de le sonder. Nous avons toujours échoué. Je pense que le bon Dieu a creusé le lac jusqu'au milieu de la terre. »

Après ces paroles, le pâtre me salua et me présenta sa large main que j'ai serrée cordialement. Nous nous sommes séparés. Le geste de ce berger des Alpes avait été si noble que je me retournai pour le voir encore une fois. Il m'apparut dans son attitude et dans sa démarche, comme un fils du roi Évandre qui s'en allait régner sur ses troupeaux et sur ses étables. C'est ainsi que devaient être les patriarches jeunes. Combien de pasteurs d'hommes qui n'ont pas eu la majesté simple de ce pasteur de bestiaux!

Je descendis, avec Selbor, les déclivités du gazon. Les chèvres étaient suspendues au-dessus du lac et broutaient les arbustes entre les rochers. Ce lac alpestre était uni comme une glace. Le grand mont Stockhorn que j'ai gravi, son pic

150

et ses trois pointes s'y dessinaient; les sapins du bord, les chèvres et le chevrier se réfléchissaient aussi dans ces eaux d'ardoise. Tandis que je considérais avec ravissement le sein du lac, les chèvres bélaient, les vaches du pâturage supérieur mugissaient, et leurs clochettes tintaient. De leurs pacages limitrophes, le chevrier et le vacher chantaient, chacun une tyrolienne, et faisaient un duo champêtre, à travers les montagnes. L'un des bergers chanta encore un air d'une passion et d'une mélancolie indéfinissables. Notre guide me dit que c'était le Ranz des Vaches du canton de Vaud, qu'il était, lui, de ce canton, comme le berger, et que ça lui donnait le désir de retourner au pays. A l'en croire, sa femme seule le retenait. Mais un beau jour, il pourrait bien partir avec le berger. Cet air était en effet très-émouvant. Les pâtres s'amusent ainsi et amusent leurs bêtes plus sensibles à la voix humaine qu'aux instruments. C'est la raison pour laquelle, m'a-t-on assuré, les bergers chantent maintenant au lieu de corner. J'ai vu cependant des pâtres avec des trompes, et. entre autres, les chevriers de Brienz.

Je m'arrachai, malgré moi, à ces douces scènes.

Mais mon compagnon interrogeait tour à tour l'heure et le sentier. Nous nous dirigeâmes vers la Wallalp. Nous n'avons pas cessé de descendre des montagnes prodigieuses qui confinent à ce nouveau pacage, situé bien au-dessous du pacage du Stockhorn.

VOYAGE

La Wallalp appartient à M. d'Erlach de Spiez. C'est de lui que le chef de ce chalet afferme les pâturages. Les vaches sont aux étables. On les trait devant nous, puis on transporte le lait que l'on verse dans un entonnoir de bois fixé audessus des cuves de cuivre. Cet entonnoir contient des feuilles de fougère qui dépassent un peu l'orifice. Le lait coule à travers ces feuilles qui retiennent tout ce qu'il a d'impur, et le lait tombe clarisié. On le fait bouillir dans les cuves, sur un feu sans cheminée. A un certain moment, on mêle une infusion de veau, de vinaigre et de poivre à ce lait en ébullition, et le fromage se dégage. Cette infusion est la présure qui caille le lait. Le bras de l'homme réduit le caillé en pain et le solidifie dans un moule. Le fromage s'achève par une opération dernière qui dure plus de deux mois et qui est la salaison. Le petit lait, extrait du caillé, devient un autre fromage, le

### AUX ALPES.

151

seret, frugal et habituel aliment des pâtres. Le chalet de la Wallalp avait, comme celui du Stockhorn, trois compartiments; la chambre, la pièce aux fromages et l'écurie.

Nous repartimes à regret. En quittant la Wallalp, nous entrâmes dans la vallée de Buntschen. Les sapins frémissaient, les torrents rugissaient, les monts s'élevaient à quatre mille pieds au-dessus de nos têtes. Par instants la vallée s'ouvrait, puis elle se resserrait de si près, qu'elle me semblait fendue d'un coup de hache.

Nous longions le torrent multiple et impétueux dont le cours forme plusieurs belles cascades, lorsqu'à un endroit, où la montagne se dresse comme une tour gigantesque, des cris ou plutôt des sifflements sinistres, qui se correspondaient d'en haut, d'en bas, parvinrent jusqu'à nous. Le guide me dit: — « Des aigles. » Je m'appuyai à un arbre et j'ajustai ma lunette. J'aperçus une crevasse dans le roc, à une distance où ni le chasseur, ni la balle ne peuvent rapper. C'était le nid de l'aigle. L'étrange dialogue continua entre l'aigle qui était dans son aire et trois de ses petits qui étaient au bord du torrent.